



Alix Geoffroy

Le Clan Clifford

 Editions
Humanis

Romance adulte

Ce fichier est un extrait du livre

Le Clan Clifford

Alix Geoffroy

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

<http://www.editions-humanis.com/979-10-219-0466-8.php>

© février 2024 – Éditions Humanis – Alix Geoffroy

ISBN versions numériques: 979-10-219-0466-8

ISBN version imprimée: 979-10-219-0465-1

Tous droits réservés – Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture: peinture numérique de Bops.

Alix Geoffroy

Le Clan Clifford



CHAPITRE 1

Géorgie, 27 juin 1864

Le feu roulant du barrage d'artillerie résonnait depuis des heures. La montagne fumait et ressemblait à un volcan sur le point de s'éveiller. Après la canonnade viendrait l'affrontement des hommes. Il serait rude, sur ce terrain difficile de falaises abruptes, de fourrés denses et d'énormes rochers.

À l'abri dans la cavité où ils se terraient, les deux soldats attendaient la fin de la bataille de Kennesaw Mountain.

Ils étaient les derniers survivants de l'unité d'élite chargée de transporter l'or de la Confédération, leur nation constituée des onze États ayant fait sécession après l'abrogation de l'esclavage par le président Abraham Lincoln, en 1861. Depuis, les États-Unis étaient déchirés par la guerre civile, Nord industriel contre Sud esclavagiste, Union contre Confédération, Yankees contre Rebelles...

— C'est notre faute, Cliff! se lamenta le lieutenant William Garrett. Nous n'aurions jamais dû faire ce détour jusqu'ici. Voir nos familles ne méritait pas un tel sacrifice.

Mais le capitaine Charles Clifford ne regrettait rien.

Même la perte de ses hommes était occultée par le désir de serrer à nouveau dans ses bras sa chère Rose, qui attendait son retour à la plantation familiale, comme tant d'autres femmes de soldats. Qu'il serait bon de la retrouver, après toutes ces charges à cheval sanglantes, ces manœuvres éreintantes, ces privations et cette angoisse

perpétuelle qui lui nouait les entrailles et le faisait se réveiller en sueur chaque nuit !

La mission n'est pas à quelques jours près! avait-il dit à son ami d'enfance, son fidèle second, et Will n'avait pas été difficile à convaincre. Ensemble, ils avaient modifié l'itinéraire prévu et passé la frontière du Tennessee pour rejoindre la Géorgie. Charles ignorait alors que ce démon de Sherman¹ était déjà bien engagé contre l'armée du général Johnston², au nord-ouest de sa terre natale désormais ravagée par les combats.

Son unité avait été accrochée près d'Allatoona par des tirailleurs³ nordistes précédant le gros des forces de Sherman en provenance du nord. Six de ses hommes étaient tombés immédiatement. Le reste s'était sacrifié. Abrisés derrière le chariot de transport, ils avaient couvert la fuite de leurs deux officiers et du précieux fardeau chargé sur leurs montures. Ils étaient probablement tous morts, blessés ou prisonniers.

Clifford jeta un regard morne aux sacs de chanvre posés à ses pieds. À l'intérieur, une fortune en or, le dernier espoir de la Cause⁴. Il lui semblait fragile.

1 William Tecumseh Sherman, commandant en chef des armées de l'ouest (Union).

2 Joseph E. Johnston, commandant en chef de l'armée du Tennessee (Confédération).

3 En anglais, *skirmishers* : soldats de l'infanterie légère agissant en petits groupes espacés dans le but de harceler la ligne ennemie ou d'éclairer les régiments.

4 La « Cause » avec une majuscule représente l'idéologie sudiste (façon de vivre sudiste, droits des états...) perçue comme juste et héroïque.

CHAPITRE 2

Géorgie, de nos jours

Mallory Dolan fit ralentir sa berline de location sur l'allée de graviers. D'après son GPS, elle était arrivée à destination.

Elle coupa le contact et sortit de la voiture.

Devant elle, se dressait une grande demeure typique du sud des États-Unis : blanche, à étages, avec un porche à colonnades auquel on accédait par quelques marches. Une bâtisse d'autrefois, héritage d'une époque révolue où le coton était roi.

Des cèdres sombres, dont les ramures se rejoignaient, bordaient l'allée menant à la cour centrale. Il faisait doux en cette matinée du mois d'avril. Les fleurs roses des pêchers avaient déjà éclos. Ici, le temps semblait s'être figé.

La jeune femme se laissa happer par le passé et oublia l'espace d'un instant la raison de sa présence.

Mais la sonnerie de son téléphone la ramena brusquement à la réalité. Elle grimaça en voyant s'afficher l'identité de son correspondant. *Boss*, était un terme trop flatteur pour qualifier Mike Denver, le patron de l'agence de détectives où elle travaillait. Tyrannique, cupide, cynique, égoïste et insensible auraient été mieux adaptés.

Elle décrocha à contrecœur et la voix sèche qui lui vrilla les tympans en guise d'entrée en matière ne fit que confirmer ses regrets.

— Qu'est-ce que ça donne ?

Sous-entendu, « combien on va pouvoir gagner avec cette affaire ? »

— Bonjour, Mike, moi aussi je suis contente de t'entendre, et merci de demander, mon vol s'est bien passé.

— Épargne-moi ton ironie et réponds-moi, Dolan ! grogna Mike dans le combiné.

— Je n'ai pas encore rencontré la cliente.

— Alors, bouge-toi !

La tonalité lui signifia que Mike venait de lui raccrocher au nez sur cette aimable recommandation. Mallory soupira. Elle pouvait ajouter « mufle » au panel des qualificatifs de son patron.

À la mort de ses parents dans un accident de voiture quatre ans plus tôt, son existence avait basculé. Elle s'était retrouvée seule, étudiante de vingt et un ans, avec un frère de dix-sept ans à charge. La brutalité du quotidien l'avait frappée de plein fouet. Il fallait remplir le réfrigérateur, payer les factures et rembourser les crédits. Elle avait été contrainte d'abandonner ses études de droit au milieu de sa troisième année pour trouver un travail. Elle avait alors enchaîné les petits boulots alimentaires, tout en préparant en parallèle l'examen de détective privé, qu'elle avait brillamment obtenu. Quand elle avait su qu'elle était prise chez Denver Investigations, l'une des plus grosses agences de New York, elle avait sauté de joie. La carrière était certes moins prestigieuse que celle qu'elle s'était imaginée en suivant le cursus de droit de l'Université de New York, mais cela restait proche du domaine judiciaire, payait beaucoup mieux que serveuse, et surtout, lui offrait la liberté et l'autonomie qu'elle recherchait.

Elle avait vite déchanté.

Depuis son embauche, elle était abonnée aux affaires d'infidélité. Mallory ne se faisait pas d'illusions : si elle avait été recrutée, c'était parce qu'elle était jeune et jolie. Peu importait qu'elle ait fait du droit et qu'elle ait un don inné d'enquêtrice. Mike n'avait vu que les courbes de son corps, ses cheveux châtain légèrement ondulés, ses yeux bleus-gris bordés de longs cils, et son charme naturel, l'apparence idéale pour piéger les maris à la fidélité élastique, et encaisser le chèque de leurs épouses bafouées. Parfois, Mallory avait du mal à se regarder dans un miroir. Mais Mike payait bien, *très* bien.

Les bureaux de Denver Investigations se trouvaient au dernier étage d'un très chic building situé dans le Financial District de Manhattan, et celui de Mike en était incontestablement le plus grand. Difficile de s'y sentir à l'aise, encore moins lorsque son occupant vous toisait de son mètre quatre-vingt-dix avec un air mécontent et vous balançait, à la fin de son exposé : « si ça ne te convient pas, tu peux aller voir ailleurs ».

De quoi empêcher Mallory d'argumenter. De toute manière, elle n'en avait pas eu envie. L'enquête que Mike lui confiait – et dont aucun autre de ses employés n'avait voulue – l'obligeait à aller se perdre dans la campagne de Géorgie, mais la changerait de ses missions habituelles.

La jeune femme monta les marches du perron et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle saisit le loquet en laiton, détail désuet qui la fit sourire, et le frappa trois fois sur le bâtant de bois. Un homme en livrée sombre et à la mine austère lui ouvrit aussitôt. Il releva un sourcil grisonnant en la toisant de bas en haut. Mallory soutint son inspection sans broncher, se félicitant d'avoir opté pour ce tailleur chic et ces escarpins qui lui donnaient un look très *business class*.

— En quoi puis-je vous aider, Miss? demanda le majordome d'un ton guindé.

Mallory lui présenta sa carte de détective privé et le visage de l'homme devint plus suspicieux encore. Elle ne s'en offusqua pas. Elle avait l'habitude de l'effet que son jeune âge et son physique produisait toujours.

— Mallory Dolan, de l'Agence Denver Investigations, s'annonça-t-elle. Votre patronne – ou devrais-je dire maîtresse? – a fait appel à nos services.

Le majordome lui ouvrit le passage. Mallory se retrouva dans un hall-cathédrale plus grand que son appartement de Murray Hill⁵.

— Attendez ici, je vous prie. Madame se repose dans la véranda, je vais lui signifier votre arrivée.

Pendant qu'elle patientait, la jeune femme observa le double escalier d'apparat qui lui faisait face. Elle s'attendait presque à voir en descendre des jeunes filles en robe de mousseline à crinoline. Au-dessus du manteau de l'imposante cheminée trônait le portrait peint d'un homme aux longues bacantes, la main fièrement posée sur la garde de son sabre. Il arborait un uniforme gris aux boutons scintillants, orné d'une double rangée de galons dorés au col et aux manches, des bandes jaunes au pantalon, une écharpe dorée nouée à sa taille et des bottes luisantes.

— Capitaine Charles Clifford, officier de cavalerie de la glorieuse et néanmoins défaite armée confédérée! lança une voix de femme derrière elle.

Mallory se retourna aussitôt pour faire face à une brune longiligne dont le visage reflétait une sévérité que rehaussaient un chignon serré et des habits sombres. D'après

5 Quartier est de l'arrondissement de Manhattan à New York.

les renseignements glanés avant de venir, la cliente avait tout juste cinquante ans. Il se dégageait pourtant de cette femme une rigidité aristocratique qui lui faisait paraître dix ans de plus.

Elle lui offrit une poignée de main sèche et suffisamment vigoureuse pour que les montures de ses bagues coûteuses lui rentrent dans la peau.

— Je suis Anna Meade, c'est moi qui vous ai engagée.

— Mallory Dolan. Je suis enchantée de...

Anne Meade tourna les talons. Déstabilisée par cet accueil abrupt, Mallory mit quelques secondes avant de lui emboîter le pas. Elles traversèrent rapidement l'immense salle à manger dont les baies vitrées donnaient sur un jardin arboré. La jeune femme jeta un bref regard à la longue table en acajou massif aussi polie qu'un miroir, aux portraits démodés accrochés aux murs et aux carreaux de marbres du sol. Du mobilier à la décoration, cette demeure était un musée.

Sa cliente la fit entrer dans la pièce sombre et encombrée qui jouxtait la salle à manger. Un grand bureau où s'empilaient livres et dossiers trônait au milieu d'étagères emplies d'ouvrages aux couvertures de cuir. Une carte de la région était punaisée au mur. Quelqu'un y avait épinglé des coupures de journaux, des illustrations jaunies, des papiers de différentes couleurs, certains griffonnés, d'autres simplement annotés d'un point d'interrogation. Plusieurs lieux de la carte étaient entourés au feutre rouge.

— Voici le bureau de mon époux, dit la maîtresse des lieux. Son sanctuaire. Il est resté en l'état depuis le jour de sa disparition, il y a trois mois. S'il y a des indices quelque part, c'est ici que vous les trouverez, au milieu de ses recherches.

Mallory parcourut le tableau des yeux. Tous les documents concernaient la même époque : la guerre civile.

— Sur quoi portaient précisément ses recherches ?

— Sur ce qui a très certainement causé sa perte, révéla Anna Meade : le trésor des Confédérés.

Les deux femmes allèrent s'installer sur la petite table en fer forgé de la véranda, devant un double expresso et quelques biscuits apportés par le majordome. Anna Meade y poursuivit son exposé.

— En triant de vieilles photos de famille trouvées au grenier, mon mari a eu une intuition qu'il a corroborée par des recherches approfondies dans les archives nationales et les musées alentour. Il a ainsi découvert que mon ancêtre, dont vous admiriez le portrait un peu plus tôt, avait fait partie du convoi chargé de transporter le trésor confédéré et de le mettre en lieu sûr lorsque la guerre a commencé à tourner en défaveur du Sud. Cet or ayant disparu, Henry s'est mis en tête de retrouver sa trace. C'est devenu son obsession. Il partait à l'aube, ne revenait que très tard le soir, il mangeait à peine, et c'était tout juste si nous nous croisions. Et puis, le 11 janvier, il n'est pas rentré. Il... enfin, je suis convaincue que sa disparition est liée à ses recherches. Suivez la piste du trésor, miss Dolan, et vous retrouverez mon mari.

Mallory se rencogna dans son siège. Elle aimait l'histoire et connaissait plutôt bien la période de la guerre civile. Mais, si des siècles plus tard, ces événements étaient encore ancrés dans l'imaginaire de certains Américains comme une époque romanesque, elle était plus pragmatique. Elle gardait à l'esprit que cette guerre avait été la plus meurtrière des États-Unis, que les riches planteurs blancs se présentant comme de preux chevaliers défendant leurs terres étaient des esclavagistes, et que l'abolition

de l'esclavage avait seulement servi de prétexte à nombre de Nordistes pour justifier la guerre et l'annexion du Sud.

Parmi les mythes et légendes qui entouraient l'histoire du Vieux Sud, celui du trésor perdu de la confédération était l'un des plus répandus.

Mallory comprenait pourquoi personne de l'agence n'avait voulu se charger de cette affaire. Retrouver un historien amateur, plus probablement parti avec sa maîtresse qu'à la chasse au trésor, manquait de piquant.

Anna Meade dut sentir son scepticisme, car elle se mit à pianoter sur la table avec un air agacé.

— Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas ? Comme cet adjoint au shérif, vous pensez que mon mari m'a abandonnée pour une autre.

— Peu importe ce que je crois ou non, madame Meade, rétorqua calmement Mallory. Vous m'avez engagée pour mener l'enquête et je vais enquêter. Je suis détective professionnelle.

Un rire retentit soudain depuis l'intérieur de la maison. Le visage d'Anna Meade s'adoucit tandis qu'un homme les rejoignait sous la véranda. Il avait les cheveux bruns, les yeux noirs, le teint mat, et ne devait pas avoir plus de trente ans. Il portait un élégant pantalon noir et une chemise blanche cintrée. La mince cicatrice qui barrait son sourcil droit gâchait la symétrie de ses traits mais renforçait son charme sombre. Le sourire qu'il adressa à Mallory lui donnait l'air d'un pirate qui venait de repérer un butin.

— Détective professionnelle, dites-vous ? répéta-t-il d'un air amusé en la détaillant de la tête aux pieds. Je suis sûr qu'avant de vous servir de l'alcool, le barman vous demande vos papiers d'identité !

— Seulement les suicidaires, rétorqua sèchement Mallory.

— Oh, mais c'est qu'elle mordrait ! J'adore ! s'esclaffa-t-il.

Anna Meade émit un claquement de langue réprobateur.

— Sois gentil, Alex, veux-tu ? Elle est ici pour nous aider à retrouver Henry. Miss Dolan, je vous présente mon fils, Alexander.

— Dolan... Dolan... Des origines irlandaises ? supposa celui-ci.

— Par mon grand-père, répondit Mallory entre ses dents.

Alex promena un regard à la limite de la décence sur son corps. Elle se crispa en réaction, faisant réapparaître un sourire matois sur les lèvres du jeune homme.

— Alexander ! Le rappela à l'ordre sa mère.

Ignorant la remontrance, il adressa un clin d'œil à la détective, puis quitta la véranda.

— Veuillez excuser la désinvolture de mon fils, dit Anna d'un ton que Mallory ne trouva ni convaincu ni convaincant.

— Ce n'est rien, mentit-elle. Et lui, que pense-t-il de la disparition de son père ?

— Henry n'est pas son père. Il est né de mon premier mariage. Et pour vous répondre, je dirais qu'il a la même opinion que la police et vous.

Seule l'épouse croit encore aux contes de fées, en conclut sombrement Mallory.

— Voici une photo récente d'Henry, dit Anna Meade en la tendant à la détective. Vous pouvez la garder.

Mallory observa celui qu'elle devait retrouver. Il était bel homme, svelte, avec d'épais cheveux poivre et sel et une fine barbe soigneusement taillée. Sur la photo, il portait un pantalon gris et un polo azur qui mettait en valeur ses yeux d'un bleu très clair. Son sourire était franc et plein de charme.

— Georges va vous conduire à votre chambre, et dès que vous serez installée, vous pourrez commencer à étudier les recherches d'Henry, reprit la maîtresse des lieux.

Mallory cligna les yeux de surprise.

— Ma chambre? Mais, j'ai réservé dans un hôtel non loin d'ici, et je ne...

— Il est hors de question que vous alliez dans un quelconque hôtel sordide à des miles d'ici alors que cette demeure possède onze chambres inoccupées! trancha Anna d'un ton péremptoire.

Vous pourrez ainsi surveiller l'avancée de mon travail, pensa Mallory, avant d'accepter de mauvaise grâce. Il serait toujours temps pour elle d'aller s'installer à l'hôtel plus tard, si la situation l'exigeait.

Après avoir discuté les modalités contractuelles d'usage, Mallory suivit donc le valet guindé jusqu'au deuxième étage de la demeure. Il déposa sa valise dans sa chambre, répondit succinctement à quelques questions pratiques, puis prit congé en lui assurant être à sa disposition. Mallory examina les lieux. La « chambre » était en réalité une suite spacieuse. Malgré sa décoration désuète – des rideaux de velours bordeaux, un lit à baldaquin recouvert d'un édredon à pois rouges et de coussins au même motif – elle était bien plus chaleureuse que le rez-de-chaussée de la demeure. Les rayons du soleil l'inondaient d'une lumière chaude et faisaient luire le parquet en chêne clair

impeccablement ciré. La salle de bains attenante avait une douche, deux lavabos et des toilettes, et même si son carrelage marron fit grimacer la jeune femme, elle fut ravie de pouvoir disposer de son confort.

La grande armoire en acajou qui faisait face au lit aurait permis à Mallory de ranger toutes ses affaires, mais elle préféra les laisser dans sa valise, au cas où un départ précipité s'imposerait. Elle en sortit néanmoins une tenue plus décontractée – un jean slim, une chemise blanche et une paire de baskets basses en toile blanches – qu'elle enfila à la place de son tailleur et de ses escarpins. Elle prit ensuite son ordinateur portable, puis redescendit dans le « sanctuaire » du disparu.

Pour une raison qui échappait à Mallory, Anna Meade n'avait pas pris la peine de s'intéresser aux recherches de son mari, alors même qu'elle les disait liées à sa disparition. À sa place, elle aurait retourné ce cabinet de travail jusqu'à trouver une piste. Elle nota mentalement de creuser la question auprès de sa cliente.

Une piqûre de rappel historique lui semblait d'abord nécessaire.

Elle choisit trois des livres posés sur le bureau, ainsi que le dossier volumineux qui menaçait d'en tomber, puis s'assit en tailleur à même la moquette afin de les consulter, son ordinateur sur les genoux. Elle consacra une heure à se rafraîchir la mémoire sur le conflit, ses origines, son déroulement, sa conclusion et ses conséquences. Elle ouvrit ensuite la pochette cartonnée du dossier où une quantité impressionnante de documents avait été amassée par Henry Meade. Tout y était mélangé sans logique précise : notes, photographies, gravures d'époques, coupures de journaux, pages Internet couvertes d'anno-

tations... Le disparu devait probablement s'y retrouver, mais Mallory avait du mal à synthétiser les informations. Elle regarda plus attentivement l'une des photographies. Malgré l'usure du temps, on y distinguait encore le capitaine Clifford au milieu de ses quinze hommes, devant un chariot dont la bâche arborait les initiales CSA⁶. Au dos de la photo, l'encre avait vieilli, mais quelques mots étaient toujours lisibles : « Pour que vive la Cause – 1864 ». C'était probablement cette photo qui avait été le point de départ de l'obsession d'Henry. Mallory la mit précieusement de côté.

Elle entreprit ensuite de classer les documents par nature, et bientôt, une dizaine de piles s'étala devant elle. Ses doigts pianotaient sur le clavier de son ordinateur à mesure qu'elle avançait. Il y avait peu d'informations officielles sur la mission de Clifford, en dehors de la copie d'une lettre adressée à ce dernier par Jefferson Davis, le président de la Confédération, lui ordonnant d'escorter un convoi vers le Mexique, et d'une liste des membres de cette expédition, dont les noms étaient tous frappés de la mention M.I.A⁷ au cours de l'été 1864.

Henry Meade avait extrapolé tout le reste. Rien n'expliquait comment il était arrivé à la conclusion que le convoi avait disparu précisément dans la région. La campagne d'Atlanta n'avait pas été la seule ligne de front à l'été 1864, et Clifford et ses hommes avaient très bien pu être tués n'importe où ailleurs, entre Richmond, la capitale sudiste, et la frontière mexicaine. Pourtant, Henry avait mené ses recherches ici-même, la carte et ses nombreux griffonnages le prouvaient clairement. Un détail retint alors

6 Confederate States of America : États confédérés d'Amérique.

7 Missing in action : disparu au combat.

l'attention de la jeune femme. Il avait surligné une partie du texte qu'elle avait sous les yeux – l'extrait du journal de campagne d'un officier nordiste – et noté le mot « carnet » dans la marge. S'il avait compilé le résultat de ses recherches dans un carnet, il serait une pièce essentielle de son enquête. Restait à mettre la main dessus.

Alexander entra dans le bureau sans frapper.

— Alors, la *détective professionnelle* est déjà au travail ? Un peu particulière, votre méthode, par terre, au milieu des documents !

Mallory lui décocha un regard peu amène. Il venait apparemment pour un second round.

— J'ai besoin de calme et de concentration, donc au revoir, monsieur... monsieur comment, d'ailleurs ? s'enquit-elle, rechignant à l'appeler par son prénom.

— Clifford-Quinn, mais pour vous, ce sera Alex.

— Au revoir, monsieur Clifford-Quinn.

— Tsssss, est-ce ainsi qu'on congédie son client ?

— Vous n'êtes pas mon client. C'est votre mère qui m'a engagée.

— Mais si vous le souhaitez, je peux vous aider dans votre enquête. Nous pourrions ainsi apprendre à nous connaître.

Mallory referma son portable et se releva vivement. Une nouvelle fois, elle eut l'impression que son interlocuteur la déshabillait du regard.

— Jean et baskets, ma mère va adorer ! railla-t-il.

— Si mes manières lui déplaisent, elle saura me le dire, et j'irais loger à l'hôtel. En attendant, j'aimerais pouvoir me remettre au travail, *seule* !

Alexander redevint sérieux.

— Vous croyez vraiment découvrir quelque chose ? Écoutez, je vais vous faire gagner du temps : mon beau-père avait une maîtresse, et il est parti avec elle. L'adjoint au shérif Hamilton a retrouvé les preuves de l'achat de deux billets d'avion pour Hawaï payé avec sa carte de crédit juste avant sa disparition.

— Comment savez-vous qu'il ne voulait pas simplement faire une surprise à votre mère ?

— Elle a une peur panique de l'avion. Elle n'y serait jamais montée, même si sa vie en dépendait. Ma mère se voile la face, c'est tout.

Une ombre passa dans son regard. Mallory aurait juré qu'il s'agissait de chagrin.

— Êtes-vous proche de votre beau-père ? demanda-t-elle.

Les épaules du jeune homme s'affaissèrent tandis qu'il acquiesçait.

— Mon père biologique est mort d'un cancer quand j'avais dix-huit ans. Quand ma mère s'est remariée deux ans plus tard, Henry est devenu pour moi la figure paternelle de ce foyer. Et il est douloureux de me dire qu'il est en réalité un menteur qui a abusé ma mère.

— Alors, laissez-lui le bénéfice du doute, et essayez d'envisager, tout comme votre mère, que sa disparition n'est pas liée à un adultère.

Mallory ignorait pourquoi elle lui disait cela alors qu'elle n'y croyait pas elle-même. Encore moins depuis qu'elle savait pour les billets d'avion. Elle regretta son élan d'empathie en voyant un sourire plein de morgue réapparaître sur le visage d'Alexander.

— Vous pourriez continuer à me reconforter autour d'un dîner, dit-il. C'est moi qui invite.

— Sans façon, monsieur Quinn !

— Ah, si vous devez omettre l'un de mes deux noms de famille, choisissez mieux!

Le jeune homme quitta la pièce en riant.

Après une heure de plus passée à étudier les recherches d'Henry, la détective put mettre au point ce qu'elle appela son « plan d'action ». D'abord, rencontrer ce fameux Hamilton du bureau du Shérif, ensuite, interroger l'entourage du disparu. En fonction de ce qu'elle découvrirait, elle s'embarquerait ou pas dans la chasse au trésor à laquelle Henry s'était livré.

Elle rangea rapidement les documents qu'elle avait consultés, puis sortit du bureau, son ordinateur sous le bras. Elle récupéra ensuite son sac et ses clés de voiture dans sa chambre. Alors qu'elle descendait les marches du perron, la voix chaleureuse d'Alexander la héla.

— Vous partez déjà?

Il la contemplait depuis le seuil, les mains nonchalamment glissées dans les poches de son pantalon, à la fois séducteur et narquois. À croire qu'il l'avait guettée.

— Je fais mon travail, répondit Mallory en tâchant de masquer l'exaspération qu'il lui inspirait. Je vais chercher les informations où elles sont!

— Je peux vous accompagner?

Ses yeux pétillaient de malice. La jeune femme se demanda s'il s'était donné pour objectif de la tester, ou s'il était aussi entreprenant avec toutes les femmes. Quant à la façon qu'il avait de la regarder... Mallory n'était ni prude ni innocente. Elle avait travaillé suffisamment de temps comme serveuse le soir et s'était réveillée trop souvent dans les bras d'un inconnu après avoir brûlé ses nuits à grand renfort de téquila. Pourtant, cet homme parvenait à

la troubler. Le ton de sa voix, ses gestes, l'expression de son visage, le feu de ses yeux... C'était un prédateur en chasse.

— Je n'ai pas besoin de vous. Dites à votre mère que je lui ferai un rapport régulier.

Alexander haussa un sourcil intéressé.

— Et moi, n'aurais-je pas droit aussi à un *rapport*?

Sans répondre, Mallory dévala les marches du perron pour rejoindre sa berline de location. Elle pouvait presque sentir le regard brûlant d'Alexander sur elle.

Elle démarra en trombe, arrachant au passage les gravillons de l'allée.

CHAPITRE 3

Jonesboro, siège du comté de Clayton, abritait moins de cinq mille habitants. Grâce à ce qu'elle avait lu dans le bureau d'Henry Meade, Mallory savait que la bataille de Jonesboro de l'été 1864 avait été la dernière de la campagne d'Atlanta.

Sherman avait pris la capitale de l'État dans la foulée, puis frappé le cœur de la Confédération en direction de l'est avec sa fameuse et dévastatrice « marche vers la mer » au travers de la Géorgie.

Pour l'heure, Mallory entendait se confronter au présent. Les bureaux du shérif du comté de Clayton étaient situés sur Tara boulevard. Elle se gara sur le parking où s'alignaient véhicules de services aux carrosseries renforcées et voitures civiles. Elle préféra laisser son ordinateur portable à l'intérieur de la voiture. Si besoin, elle prendrait des notes sur le calepin qu'elle gardait toujours dans son sac.

Le hall d'accueil du bâtiment était calme. Un homme patientait sur l'un des sièges placés contre le mur en pianotant sur son téléphone. Quand l'un des adjoints du shérif lui fit signe depuis l'autre côté du comptoir d'accueil, il se leva pour le rejoindre sans empressement. Mallory s'avança vers l'autre officier posté à l'accueil. L'homme bedonnant était si absorbé par son écran d'ordinateur qu'il ne leva même pas les yeux vers elle. Il fallut qu'elle se racle la gorge pour qu'il daigne enfin lui accorder son attention.

— C'est pour quoi ?

Elle lui montra sa carte. L'adjoint eut l'air irrité.

— Je souhaiterais parler à l'officier Hamilton.

L'homme s'adossa dans son fauteuil et croisa les mains sur son ventre proéminent.

— Eh, Hamilton ! hurla-t-il. T'as de la visite !

Il fit signe à Mallory d'aller s'asseoir en attendant et remit le nez dans son écran sans lui montrer plus d'intérêt. Les New Yorkais n'étaient pas réputés pour leur courtoisie, mais entre Alexander et ce policier, elle ne pouvait pas dire que les Sudistes l'emportaient !

Elle n'eut pas longtemps à patienter. Le dénommé Hamilton était un Afro-Américain élancé, âgé d'une quarantaine d'années. Lorsqu'il lui tendit la main avec un sourire franc et communicatif, Mallory faillit soupirer de soulagement. Elle rencontrait enfin quelqu'un de civilisé !

— Je suis l'officier Isaac Hamilton. En quoi puis-je vous aider ?

Mallory se présenta à son tour, avant de lui exposer la raison de sa venue.

— Je vois, soupira-t-il. Anna Meade refuse de lâcher l'affaire, n'est-ce pas ? Suivez-moi.

Il la conduisit jusqu'à un bureau étriqué au papier peint jauni. Il s'installa sur son fauteuil de cuir, puis l'invita à prendre place sur une chaise face à lui. Il ouvrit alors l'un des tiroirs du caisson métallique de son bureau, en sortit une chemise cartonnée, et la tendit à la détective.

— Normalement, je ne devrais pas vous le montrer, dit-il.

Le dossier contenait la copie d'un relevé de compte bancaire, celui d'Henry Meade. Le débit correspondant à l'achat en ligne de deux billets d'avion était surligné en

jaune. La date de la transaction également, le 11 janvier. Le jour de sa disparition. Le dossier comportait également les références de la commande passée auprès d'United Airlines où il était fait mention de la destination du vol prévu le 12 janvier : Hawaï. Alexander avait dit la vérité.

— Vous avez vérifié le plan d'embarquement de ce vol ? s'enquit-elle.

— Vous plaisantez ? J'ai déjà été bien gentil d'accepter de faire ces recherches. Vous savez que, normalement, le bureau du shérif n'est compétent que pour assurer la sécurité dans les tribunaux, accompagner le transport des prisonniers, ou exécuter les mandats d'arrêt ? C'est la police du comté qui est chargé des affaires courantes de ce genre.

— Dans ce cas, pourquoi madame Meade a-t-elle fait appel à vous ?

— J'imagine qu'elle s'est dit que la police était débordée et ne daignerait même pas enquêter. Et quand elle a compris que je n'irais pas plus loin moi-même, elle a fait appel à vous. Écoutez, si elle veut gaspiller son argent en se payant les services d'une grosse boîte de détectives privés, ce n'est pas mon problème. Mais vous, si vous avez un peu de déontologie, n'abusez pas de sa détresse, et bouclez cette enquête rapidement. C'est juste un abandon de domicile conjugal.

Mallory baissa les yeux sur les documents. Cette affaire semblait en effet tristement banale. Frustrée, elle allait refermer le dossier lorsqu'une ligne du relevé bancaire retint son attention. La banque avait prélevé des intérêts sur le compte d'Henry, à hauteur de mille cinq cents dollars.

Elle tapota du doigt la colonne « débit ».

— Apparemment, les finances de monsieur Meade ne vont pas fort ! fit-elle remarquer.

— Son imprimerie a fait faillite il y a six mois, lui apprit Hamilton. A priori, même la fortune des Clifford n'a pas suffi à le tirer de ce mauvais pas.

— La fortune des Clifford ?

— Oui, la famille de son épouse est sans doute l'une des plus anciennes du comté, et incontestablement la plus riche.

Mallory comprenait mieux pourquoi Alexander avait conservé le nom de jeune fille de sa mère accolé à celui de son père. Clifford était un nom important, celui d'une dynastie où dollars et actions remplaçaient trônes et couronnes. Voilà qui changeait la perspective.

— Henry Meade est quasiment ruiné à titre personnel, et il s'enfuirait à Hawaï avec sa maîtresse alors que son épouse est pleine aux as ? Ça ne colle pas, du coup.

— Si vous saviez ! s'exclama l'officier. J'ai vu tellement plus étrange au cours de ma carrière ! Et puis, j'imagine, connaissant la famille, qu'il y a eu accord pré-nuptial et qu'Henry Meade n'a aucun droit sur la fortune de sa femme.

Mallory accueillit son argument avec une moue dubitative. Son cynisme l'empêchait de considérer que quelqu'un pouvait renoncer au luxe pour vivre seulement d'amour et d'eau fraîche.

— Puis-je vous demander une faveur, officier ?

— Dites toujours.

— Eh bien, j'aimerais vraiment que vous vérifiez ce plan d'embarquement, histoire d'être fixée une fois pour toutes.

— Vous êtes têtue.

Mallory avait remarqué l'alliance au doigt de l'officier. Elle abattit ses cartes.

— À la place de madame Meade, votre femme n'aurait-elle pas voulu, elle aussi, une preuve irréfutable avant de vous déclarer infidèle ?

Hamilton s'appuya contre son dossier, les deux mains derrière la tête. Son sourire désarmant s'élargit davantage.

— Vous êtes maline, mais cela va vous coûter cher, ma p'tite dame ! Une table pour deux dans le meilleur restaurant d'Atlanta. Ma femme me tanne depuis des mois pour que je l'y emmène.

— Marché conclu ! dit la jeune femme en lui tendant sa paume.

L'officier lui tapa dans la main pour sceller leur marché, puis décrocha son téléphone. Il mit le haut-parleur, de sorte que Mallory put entendre la voix formatée de l'employé de l'aéroport d'Atlanta répondre à ses questions. Lorsqu'il raccrocha le combiné, il avait perdu son air amusé. Les deux billets achetés par Henry Meade n'avaient pas été enregistrés à l'embarquement du vol 1247 pour Hawaï le 12 janvier dernier.

— OK, vous marquez un point, ce n'est peut-être pas qu'une simple histoire d'adultère.

— Donc, soit sa maîtresse et lui ont eu un empêchement de dernière minute, soit l'achat de ces billets est une diversion pour couvrir sa disparition, conclut la jeune femme. À moi d'éclaircir ce point, et s'il s'agit d'une diversion...

— ... reste à savoir à qui elle profite.

Mallory acquiesça tout en observant Isaac. Il s'était instantanément glissé dans la peau du flic qui a flairé une

piste. Mais son intérêt professionnel se mua bientôt en résignation. Il lui tendit une carte de visite.

— Dommage pour moi, cette affaire n'est pas de la juridiction du bureau du shérif, mais contactez-moi si besoin, et je verrai si je peux vous aider. Cela me changera de la routine.

— Merci, officier Hamilton, dit Mallory en prenant sa carte. Une dernière chose : comment a réagi madame Meade quand vous lui avez annoncé pour les billets d'avion ?

— Aucune idée, c'est avec son employé que j'ai traité, Georges Winslow.

— Vraiment ? C'est plutôt étrange.

Hamilton émit un petit rire en avisant son air surpris.

— Vous n'êtes pas du coin. Ici, les clivages ont la dent dure. Il est inconcevable pour quelqu'un comme madame Meade, issue de la vieille aristocratie sudiste, de demander directement une faveur à quelqu'un comme moi.

— Un adjoint au shérif ?

— Un Afro-Américain, miss Dolan.

Mallory lui jeta un regard consterné.

Elle prit congé de lui, non sans avoir noté le nom du fameux restaurant où elle devait réserver une table pour deux. Elle espérait seulement que Mike accepterait de couvrir tous ses frais annexes, même les plus farfelus.

Lorsque Mallory sortit du bureau du Shérif, elle se commanda un sandwich au poulet frit dans l'un des restaurants du boulevard et le mangea dans sa berline tout en reportant les informations glanées auprès d'Hamilton sur son ordinateur. Si Kate, sa meilleure amie, journaliste de mode, savait en quoi consistait sa pause déjeuner, elle

pousserait des cris d'indignation et la traînerait de force pour un jogging purificateur dans les allées de Central Park.

Son téléphone vibra alors qu'elle venait à peine de terminer son compte-rendu. Elle décrocha avec une pointe d'appréhension, comme toujours lorsqu'il s'agissait de son petit frère.

— Salut Connor.

— Salut sœurlette, répondit le jeune homme. Tu vas bien ?

— Je suis sur une enquête et je n'ai pas beaucoup de temps. Quel est le problème ?

— Je ne peux pas juste appeler ma grande sœur pour prendre de ses nouvelles ? s'indigna Connor.

— Ce serait une première ! Allez, crache le morceau, qu'est-ce que tu veux ?

— Eh bien, il y a ce bookmaker à qui je dois de l'argent, admit-il. Il est furax, parce que je devais le rembourser il y a des semaines.

Mallory soupira.

— Combien ? demanda-t-elle froidement.

— Deux mille dollars.

— Deux mille dollars ? s'étrangla la jeune femme. Merde, Connor, tu...

— Je sais, je sais, épargne-moi la leçon de morale, et dis-moi juste si c'est oui ou non.

La jeune femme donna un coup de poing rageur sur son volant. C'était à chaque fois la même chose ! Il enchaînait les mauvais choix et les fréquentations douteuses, et c'était toujours à elle d'intervenir pour le sortir de la galère. D'abord le poker, ensuite les investissements pyra-

mide, et maintenant les paris sportifs. Il n'apprenait jamais la leçon. À vingt et un ans, il vivait encore dans l'illusion que l'argent et les filles étaient faciles et n'attendaient que lui. Après chacun de ses appels, elle se disait que c'était la dernière fois qu'elle acceptait de l'aider, qu'il fallait qu'il assume ses propres erreurs. Puis elle cédait.

— C'est oui, Connor, comme d'habitude ! dit-elle sur un ton excédé. Je n'ai pas envie que ce bookmaker te brise les genoux. Mais c'est...

— ... la dernière fois, oui je sais, et je te rembourserai, promet Connor.

Sa promesse avait autant de valeur qu'un billet de trois dollars⁸. Heureusement qu'elle avait de l'argent de côté.

— Je te fais le virement dans la journée, lui assura-t-elle. Mais si Papa et Maman étaient...

Elle se mordit la lèvre. Elle pouvait presque deviner la grimace contrariée de son frère à l'autre bout de la ligne. Il détestait quand elle faisait référence à leurs parents. Machinalement, elle caressa du bout des doigts la croix chrétienne en or blanc qu'elle portait autour du cou, le cadeau d'anniversaire de ses parents pour ses vingt et un ans. Le dernier.

Sa façon de faire face au deuil avait été très différente de celle de son frère. Dans les jours qui avaient suivi leur mort, elle n'avait quasiment pas eu le temps de les pleurer, car il fallait gérer la paperasse. Ensuite, elle avait dû trouver un travail et faire des heures à n'en plus finir pour boucler les fins de mois. Et lorsque les choses s'étaient un peu améliorées à la maison, qu'elle aurait enfin pu se laisser aller au chagrin, elle s'y était refusée, de peur de s'effondrer. Alors pour ne pas y penser, elle s'était mise à sortir

8 Symbole américain de la fausse monnaie.

Ce fichier est un extrait du livre

Le Clan Clifford

Alix Geoffroy

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

<http://www.editions-humanis.com/979-10-219-0466-8.php>